

LA TÊTE DANS LE RÉTRO

Mars 2020
N°5

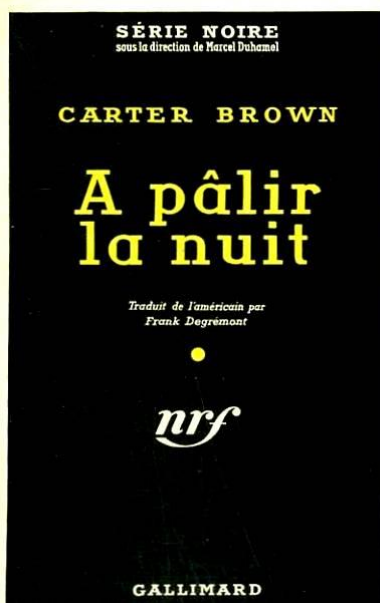
**SUPPLEMENT GRATUIT
À « LA TÊTE EN NOIR »**
ISSN 1279 - 211X



LE ROMAN POLICIER DU 20° SIECLE

Pour ce numéro 5 de la Tête dans le Rétro, un petit hommage à Carter Brown, victime de sa production à la chaîne et pilier de la Série Noire. Dorothy Belle Hughes fait les beaux jours de Gérard Bourgerie, tandis que Michel Amelin revient sur le talent de Marc Behm, William Hjorstberg, Jonathan Stagg et Dick Francis. Redécouvrez-les !

CARTER BROWN « A pâlir la nuit », Série Noire 477, 1959, rééd Carré Noir n°57, 1972,
C'est le premier titre traduit du prolifique Carter Brown (1923-1985) auteur australien né Anglais. Son principal héros narrateur, le lieutenant Al Wheeler, est le modèle « du privé macho, buveur et cavaleur » (Mesplède) dans 53 romans sur 220. Hâbleur, aimant le scotch et les blondes bien roulées, le lieutenant est ici plongé dans une série de meurtres de call-girls téléguidées par Snake, un mystérieux maquereau. Wheeler enquête chez un directeur de salons funéraires et un riche promoteur, aidé par une blonde kleptomane qui n'a pas la langue dans la poche. Il multiplie les blagues et les écarts. C'est drôle, bien enlevé avec des dialogues piquants. Inutile de dire qu'à l'ère de *MeToo*, un tel langage fait rouler par terre la féministe la plus modérée. Mais n'oublions pas que Brown joue une farce et que son talent, justement, est d'appuyer sur les poncifs du genre, ce qui permet de dépasser le premier niveau de lecture. D'ailleurs, ses personnages féminins sont loin d'être des idiotes à gros seins : ce sont des femmes intelligentes, à fort caractère (et à gros seins). Hélas, la gaudriole a fait oublier les habiles scénarios de Brown basés sur des dialogues ping-pong et donc loin des descriptifs noirs habituels. Très décrié pour sa production à la chaîne (il publia une moyenne de dix titres par an!) Carter Brown se laissa aller à la facilité mais, dans ses premiers titres, on trouve, outre l'humour entre personnages archétypaux dans des scènes tout aussi archétypales, un machiavélisme dans les solutions qui lui font sortir ses coupables de poupées russes emboîtées les unes dans les autres. Rendons justice à Carter Brown : c'est un redoutable technicien d'intrigue, et choisissons ses titres entre la fin des années 50 et le milieu des années 60. Réjouissant.



Citation d'un paquet de blondes :

« - J'avais oublié le slip de mon bikini, répond-elle. Je me suis dit que j'aurais vraiment l'air idiote à Las Vegas si je nageais dans la piscine de l'hôtel avec seulement le soutien-gorge. »

CARTER BROWN : « Un paquet de blondes » série Noire n°482, 1959, rééd Carré Noir n°57, 1972

La présentatrice TV d'un show à scandales annonce la tenue, à Pine City, d'une émission en direct avec la sulfureuse Georgia qui doit révéler la vérité sur un ex acteur qui s'est soit disant suicidé après la mort d'une mineure dans l'une de ses partouzes. Notre lieutenant Al Wheeler se rend au motel où loge Georgia, mais quand il sonne, tout explose ! On retrouve des bouts de Georgia « en raclant les murs ». Producteur véreux, truand, chanteuse nulle, escort girl en maillot de bain tissé d'or, secrétaire coincée, mais aussi shériff et autres utilités donnent la main à Wheeler pour une sarabande enlevée où les filles laissent tomber leur sortie de bain pour le rouler dans le stupre et la farine. Comme d'habitude, Carter Brown finit en feu d'artifice. L'assassin de Georgia se suicide mais Wheeler découvre que Georgia n'était pas Georgia ! Sous les blagues à deux balles, un scénario époustouflant.



Citation d'un paquet de blondes :

« - Qu'est-ce qui vous fait croire que vous serez en sécurité avec moi ? C'est une insulte à ma réputation ! »

MARC BEHM : « Trouille », Crapule Productions, coll. Sombre Crapule !

Voilà un roman emblématique de cet auteur américain très francophone adepte d'un style disjoncté où se mélange le policier et le fantastique dans une traduction très enlevée de Nathalie Godard, fille du cinéaste. Ici, Joe Egan, à l'âge de onze ans, rencontre une belle blonde aux yeux violets qui lui fait la conversation. Elle lui demande où habite M. Morgan. Joe lui désigne la maison à côté de la sienne. Le soir même, une couronne mortuaire est accrochée sur la porte du voisin.



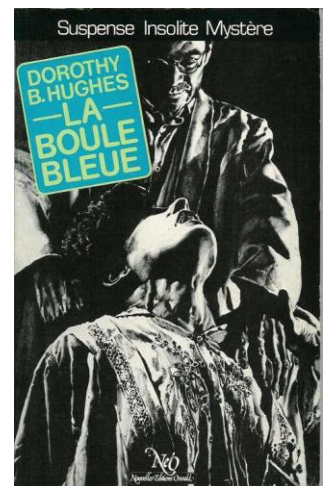
Joe sait aussitôt qu'il lui faudra toujours éviter cette messagère de la mort. Il va passer sa vie à s'enfuir et se cacher... Roman de cavale où l'homme sillonne les États-Unis, vivant de gains de poker, rencontrant des personnages hauts en couleur, avec une valise d'urgence aux consignes de la gare la plus proche, « Trouille » en Anglais « *Afraid to Death* » (1990) met en scène un personnage féminin séduisant et porteur de mort que Behm exploitera aussi sous le prénom de Lucy dans « *Et ne cherche pas à savoir* » (1993). Ici, cette Mort personnifiée que Joe évite régulièrement, prouve que Behm trouve son inspiration au-delà du genre. D'ailleurs, il se joue des « genres » avec un talent incomparable. Dynamique, original, percutant et tellement décadent ! A lire de toute urgence. (réédité chez Rivages/Noir en 1993, adapté en roman graphique par Joe-G. Pinelli et Jean-Hughes Oppel chez Rivages/Casterman/Noir en 2009)

Citation d'un paquet de blondes :

« D'un geste théâtral, elle ouvre son peignoir. En dessous, elle porte un maillot une pièce, à rayures noires et or, qui la moule comme un gant. Qui s'intéresse aux gants ? »

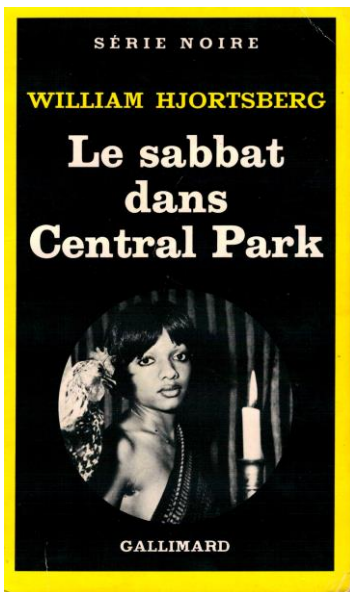
DOROTHY B. HUGUES, « La boule bleue », Ditis 1948, J'ai lu 1967, Néo 1981 et le Masque 1991

N.Y. Manhattan. Park avenue. Griselda, ancienne actrice devenue modéliste, rentre chez elle. A sa porte deux jeunes gens, l'un blond, l'autre brun, mais parfaitement semblables, l'attendent. Ils déclarent : « Nous venons chercher nos billes, plus spécialement une boule



bleue ». Griselda ne comprend pas. Alors s'enclenche une course à la recherche d'un trésor mystérieux convoité par deux hommes décidés à tout pour parvenir à leurs fins. Cadre élégant, personnages distingués, héroïne plongée dans une situation cauchemardesque, angoisse perceptible dès les premières pages, tout dans ce roman noir (le premier d'une longue série) porte la marque d'une reine du suspense. D.B. Hugues nous séduit, nous intrigue, nous envoûte. A lire et relire.

WILLIAM HJORTSBERG : « Le sabbat dans



Central Park », Gallimard, série noire n°1771, 1980 Harry Angel, le détective narrateur de l'histoire, aurait déjà dû se méfier en se rendant au 666 de la Cinquième Avenue pour y rencontrer le riche Luc Cyphre. Celui-ci lui demande de retrouver Johnny Favorite, un chanteur dont la

carrière sinatraesque a été interrompue net par un éclat d'obus pendant la guerre. Rapatrié à l'état de légume, il serait cloîtré dans une clinique. Angel accepte la mission de retrouver sa trace. Il se lance dans une enquête marabout-de-ficelle où, d'un personnage à l'autre (finissant toujours assassiné dans d'atroces conditions), il remonte le fil de la vérité jusqu'à l'incroyable fin. Un roman noir de structure classique, oui, mais un tour de force car, c'est le thème du satanisme qui amène à une réflexion sidérante sur le moi. Très puissant dans le genre.

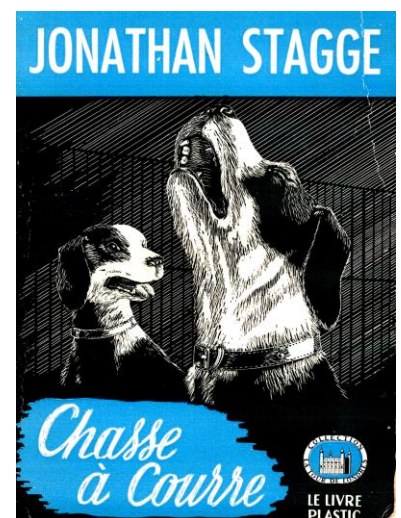
Citation d'un paquet de blondes :
« La robe n'a pas plus de chance de dissimuler ses formes épanouies que moi de cacher mon admiration. »

JONATHAN STAGGE : « Chasse à courre », Nicholson&Watson, collection « La tour de Londres » n°30, 1949

Webb et Wheeler, duo d'auteurs américains d'origine britannique, publiée en 1936, sous le

pseudo de PATRICK QUENTIN, « *Puzzle pour fous* », premier titre d'une célèbre série mettant en scène le couple Peter et Iris Duluth. Ce que l'on sait moins, c'est que la même année, les mêmes auteurs donnent naissance à une autre série sous le nom de JONATHAN STAGGE, « *Chasse à courre* » en est le premier titre.

Leur narrateur est le Dr Hugh Westlake, veuf de quarante ans, affublé d'une petite fille de dix ans, Dawn, qui aura toujours un rôle important dans les sept titres. Médecin généraliste dans une petite ville du Massachusetts, notre héros dénoue des intrigues compliquées et vicieuses baignées d'un fort parfum gothique. Ici, réveillé la nuit par les hurlements d'une meute enfermée dans la propriété voisine, le docteur y sent un mauvais présage qui va se confirmer le lendemain lors d'une chasse à courre au renard à laquelle il participe avec les bourgeois du coin. La scène où la renarde tente de rentrer dans un gros terrier avant de ressortir pour se faire écharper par les chiens est un must dramatique. Pourquoi ce tragique demi-tour ? Parce que le terrier était occupé par un cadavre de femme, sans bras et sans tête ! Démarre alors une intrigue foisonnante très dense, basée sur des interrogatoires menés par le narrateur et des bilans avec l'inspecteur du coin. L'intrigue classique en milieu fermé avec pléthore de suspects est très « anglaise » mais elle est dynamisée par des dialogues enlevés, des remarques psychologiques fines, des idées géniales (comme la participation de la fille du docteur et l'identité du cadavre) et des cauchemars éveillés bienvenus. Exemple : le fantôme de l'homme en noir, assassin se glissant la nuit dans les maisons pour trucider un occupant, est-il réel ? Oui, bien sûr ! Autres morceaux de bravoure : le meurtre d'un cheval qui en savait trop ; l'incendie de la grange où est cachée la tête de la femme (sa découverte est



un sommet du morbide) et la fouille du chenil plein de chiens grondants où Westlake découvre avec horreur des petits morceaux d'os prouvant qu'ils ont dévoré... les bras !

Citation d'un paquet de blondes :

« La patio est fermé de hauts murs et planté de six palmiers qui meublent consciencieusement le décor. Mais qui n'ont pas été fichus d'engendrer une seule datte à eux six. »



DOROTHY B. HUGUES :
« Un homme dans la brume » (in a lonely place 1947), nouvelle traduction chez Rivages noirs 2019 de « Tuer ma solitude » coll. Un mystère/Presses de la Cité 1951,

Dix Steele, un ancien pilote de chasse, se retrouve en 1947 à Los Angeles sans travail et sans argent. Il se cherche une position dans la société. Pour lui la guerre fut une période glorieuse. Désormais il doit affronter la solitude. Pour s'évader du quotidien décevant, il fréquente la bonne société et déclare à tous qu'il écrit un roman policier. On le voit souvent avec son meilleur ami Brud, inspecteur au commissariat de Beverley Hills. Or Brud a bien des soucis. Depuis plusieurs semaines un étrangleur de jeunes femmes sévit à L.A. Qui est cet assassin ?

Le lecteur comprend vite que Dix mène une double vie : le jour séducteur patenté, la nuit il devient un rôdeur dangereux en proie à des pulsions meurtrières. La police finit par le soupçonner et lui tend un piège.

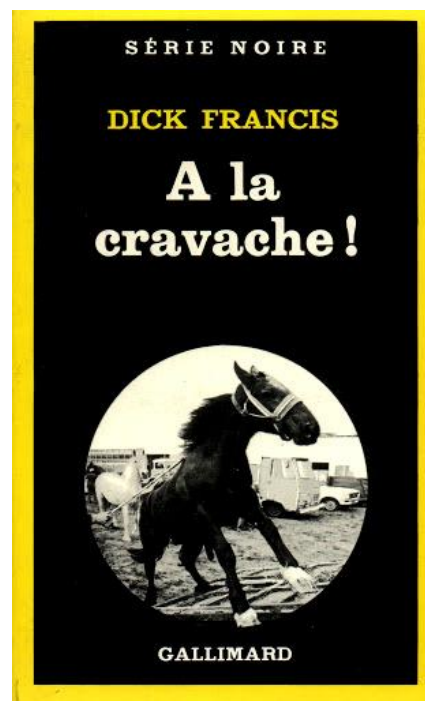
Avec ce roman D.B.Hugues renverse tous les clichés du genre : ce sont les femmes qui perdront Dix. Remarquable thriller psychologique, ce polar tire son attrait de la force de suggestion de l'auteur : pas de sang, pas de coups de feu, aucune violence. Un chef d'œuvre du roman noir.

Citation d'un paquet de blondes :

« - N'employez pas des mots de plus d'une syllabe, sans ça il ne comprendra pas. »

DICK FRANCIS : « A la cravache ! » Éditions Gallimard, Série Noire n°1778, 1980. Rééd : 10-18, 1997

Le narrateur, Syd Halley, est un ancien jockey dont la main gauche a été broyée lors d'une chute. Désormais handicapé et équipé d'une prothèse, il se lance dans le métier d'enquêteur privé. La femme d'un célèbre entraîneur le contacte en secret pour trouver une explication aux résultats désastreux de quatre cracks chevalins victimes de souffle au cœur. Halley, qui connaît bien le milieu, commence à fourrer son nez dans les combines... On ne présente plus Dick Francis, ex jockey de la reine et écrivain policier très compétent. Ici, malgré les enquêtes qui se superposent inutilement (il doit aussi innocenter son ex-femme d'une accusation d'escroquerie), Sid Halley s'impose comme un héros mémorable avec son courage devant le handicap et surtout face à la haine et à la torture d'un bookmaker. Dans ce ballet incomparable d'hommes puissants, Halley, le diminué, s'impose enfin. L'explication de la magouille avec les chevaux est scientifiquement sidérante.



Citation d'un paquet de blondes :

« Les douches glacées, c'est bon pour les hommes qui ont le crâne pointu. »

LA TÊTE DANS LE RETRO

Supplément Gratuit de la Tête en Noir coordonné par Michel Amelin, avec la participation pour ce numéro de Gérard Bourgerie

Illustrations : Gérard Berthelot

Numéro 5 – Mars 2020